

Supplément au SOP n° 154, janvier 1991

**JERUSALEM ET LE PATRIARCAT
D'ANTIOCHE**

Conférence du patriarche IGNACE IV d'Antioche
à la Bibliothèque Nationale
(Paris, 18 novembre 1990)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48

*Abonnement :
voir en dernière page*

Document 154.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

"Jérusalem et le patriarcat d'Antioche" : le titre de ma communication, aujourd'hui, n'a d'autre cohérence que mon amour et ma douleur. "Maintenant nos pas s'arrêtent devant tes portes, Jérusalem". Toute la Bible nous conduit à Jérusalem. On traduit bientôt son nom par "Ville de la Paix" : ville offrande, eucharistie du monde, où Dieu vient habiter parmi les hommes. Ville de l'alliance, une alliance que purifient les déceptions de l'histoire jusqu'à ce qu'elle devienne — incarnation. Plusieurs fois, nous dit l'évangéliste Jean, Jésus monte à Jérusalem. C'est là que l'eucharistie est instaurée, c'est aux portes de la ville que le Christ meurt et ressuscite, ouvrant à jamais ses bras à tous les hommes, devenant le véritable Temple et l'éternel Sacrifice. C'est là que l'Esprit descend sur la première Eglise, cette communauté de Jérusalem qui reste un modèle de partage et de fraternité, hélas trop souvent oublié, pour toute paroisse, tout mouvement, tout monastère chrétiens. Jérusalem enfin, signe d'espérance au-delà d'elle-même, symbole apocalyptique de la Jérusalem nouvelle et éternelle.

J'ai parlé en chrétien. Mais je n'ignore pas que pour les Juifs Jérusalem devrait être, pour citer Isaïe, "la Ville de Justice et la Cité Fidèle", "l'Epouse du Seigneur" et la "forteresse de la Torah", ni que pour l'islam elle devrait être, *Al-Qods*, la Sainte, où Muhammad, durant la "Nuit du destin" fut enlevé en extase, de cieus en cieus, jusqu'à la gloire de l'Inaccessible.

Jérusalem apparaît ainsi comme le coeur de l'humanité abrahamique, en définitive comme le coeur de l'humanité tout entière puisque les révélations abrahamiques ont apporté à tous les hommes le sens de la personne en son unicité.

Nous devrions donc savoir, juifs, chrétiens, musulmans, que lorsque nous nous trouvons à Jérusalem, ce ne peut être que pour prier. Et c'est uniquement sur ce fondement, celui de la prière une et diverse, que nos relations devraient s'établir. A Jérusalem, si ce n'est pas nous-mêmes que nous adorons dans un monstrueux narcissisme collectif, nos rapports devraient être essentiellement de foi et de spiritualité. Si l'autre cherche comme moi la face de Dieu, il est mon frère. Nous devrions aller à Jérusalem pour nous sanctifier, non pour exclure. On ne saisit pas Jérusalem, on est saisi par elle !

Or, qu'avons-nous fait — qu'avons-nous fait de Jérusalem ? Après que les chrétiens aient eu si longtemps les yeux tournés vers elle, trouvant leur force dans l'humilité du lieu, voilà qu'ils s'en détournent obnubilés tour à tour par l'attrait des villes impériales et par les diverses Rome, tant la première que les deux autres. Et voilà que Jérusalem devient le signe de leur division. Et puis la ville de la paix est devenue ville de la guerre. La ville de la justice est devenue ville de l'injustice. La ville de l'amour est devenue ville de la haine.

L'état de Jérusalem exprime l'état spirituel des chrétiens et de l'humanité. Et que voyons-nous ? Les diverses confessions tentent de diviser la tunique sans couture de leur Seigneur et se disputent les lieux qu'il a sanctifiés de sa présence ; l'Eglise locale, qui est une Eglise arabe, une Eglise palestinienne, est peu à peu refoulée et dépossédée, comme tout le peuple de la vieille ville, dans l'indifférence des grandes confessions occidentales. Que voyons-nous encore ? Pierres et mitraille au Mur des pleurs, et le sang répandu là-même où coulait dans le Temple celui des animaux sacrifiés, là-même où le fouet chargé de plomb et la couronne d'épines firent ruisseler le sang de l'Agneau. Je le précise avec force : je respecte profondément le judaïsme mais je supplie qu'il reconnaisse le droit d'autrui, puisque l'alliance que symbolise pour lui Jérusalem est une alliance de justice. L'image de Dieu qui s'exprime dans la conquête de

Canaan est une image préhistorique. Notre Dieu est le Dieu des Prophètes et du Serviteur souffrant...

Pourtant ce n'est pas aux juifs et aux musulmans que je veux d'abord m'adresser ce soir. C'est à nous chrétiens, et chrétiens d'Orient. Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous été, pour que pareil désastre advienne ? Que devons-nous faire, que devons-nous être pour y remédier ?

Durant les premiers siècles du christianisme, une bonne complémentarité jouait entre Antioche et Jérusalem ; peut-être faut-il élargir et dire : entre Antioche, Alexandrie et Jérusalem.

Le dialogue décisif du christianisme originel affronta et réconcilia en effet Antioche et Jérusalem. Dans cette dernière ville s'attardaient des tendances judéo-chrétiennes tandis qu'à Antioche, les fidèles de la "voie", pour la première fois nommés chrétiens, s'ouvraient aux païens, s'ouvraient à l'universel, hors de toute limitation légale, rituelle et ethnique... Cette querelle, qui fut un moment celle de Pierre et de Paul, fut cependant surmontée, dans le sens de l'ouverture, à Jérusalem même, et Paul, témoin majeur du salut par la foi, tint, dans un geste eschatologique, à porter à Jérusalem l'offrande des nations.

Lorsqu'en 66 l'insurrection juive se déclencha contre Rome, la communauté chrétienne quitta la ville bientôt assiégée, où le Temple allait s'écrouler dans les flammes : sachant bien que la Jérusalem nouvelle n'est pas faite de pierres mais d'hommes et qu'elle vient à nous chaque fois que nous célébrons l'eucharistie. L'Eglise de Jérusalem disparaît alors, et après un second soulèvement la ville perd même son nom, en 135. Il faudra attendre deux siècles pour que Constantin construise le Saint-Sépulcre et en fasse le centre religieux d'une Jérusalem désormais chrétienne, *Hierosolyma*, que l'Eglise honorera bientôt du titre patriarcal.

Entre-temps, les fondements spirituels et doctrinaux de la foi avaient été posés dans l'aire antiochienne. L'expérience chrétienne s'y exprimait aussi bien en syriaque qu'en grec : mais ce grec, langue d'universalité, gardait la puissance charnelle, lyrique et symbolique du génie sémitique. Ce qu'on appelle assez improprement l'école d'Antioche s'attachait à l'humanité, à la concrétude humaine de Jésus, mais sans jamais la séparer ni de la divinité du Verbe, ni de notre propre humanité. Saint Jean Chrysostome, qui fut diacre et prêtre d'Antioche avant d'être archevêque de Constantinople, refusait d'isoler le "sacrement de l'autel" de celui du "pauvre", cet "autre Christ", disait-il avec le 25ème chapitre de l'Evangile de saint Matthieu. Ce contemplatif, qui a célébré le caractère inaccessible et incompréhensible de Dieu, édifiait un plan fort concret pour extirper la misère de la grande ville d'Antioche. Le Corps du Christ, pour la pensée antiochienne jalouse de l'historicité de Jésus, ce Corps inséparablement historique, ressuscité, sacramentel, constitue un espace de Pentecôte d'où les énergies de l'Esprit se déversent sur l'humanité entière. La tradition syriaque voit "le feu et l'Esprit" dans l'eucharistie elle-même.

Si Antioche insiste sur l'humanité de Jésus, Alexandrie le fait sur sa divinité. Christologie très johannique du Verbe fait chair, la défiant, et nous défiant par elle. Saint Cyrille d'Alexandrie allait jusqu'à parler de l'"unique nature incarnée du Verbe divin". Pour lui, le sujet de l'humanité du Christ est une personne divine, que cette humanité soit en germe dans le sein de Marie ou qu'elle agonise à Gethsémani et au Golgotha. La typologie, parfois exténuée dans l'allégorisme, fait de la Bible entière le corps unique du Christ. Marie est la "Mère de Dieu" et Jésus sur la Croix, c'est Dieu qui souffre humainement la révolte et le désespoir de Job.

Entre Antioche et Alexandrie les tensions furent parfois très fortes. Mais l'accord de 433 entre Cyrille et Jean d'Antioche, puis l'équilibre entre le 4^e concile oecuménique, celui de Chalcédoine, plus antiochien, et le 5^e, le second de Constantinople, plus alexandrin, montrèrent la fécondité, la capacité créatrice de cette tension.

C'est alors que dans une étroite collaboration entre Antioche et Jérusalem, avec l'appoint parfois d'Alexandrie, se réalise une immense création liturgique qui nourrit encore, directement ou indirectement, l'ensemble du monde chrétien. Cela se fit du VI^e au VIII^e siècle, au monastère de saint Sabbas, tout près de la Ville Sainte. Dans les *kontakia*, puis dans les "canons", la haute théologie des Pères devient doxologie, chant de gloire ! Et tous les hymnographes étaient des syro-palestiniens qui écrivaient en grec, mais dont la sensibilité, le lyrisme, les rythmes, sont ceux des *memré* et des *madrascé* syriaques...

Hélas, les deux approches spirituelles que symbolisaient les noms d'Antioche et d'Alexandrie allaient, poussées à l'extrême dans l'ambiguïté de l'histoire, provoquer, aux V^e et VI^e siècles, la première grande déchirure entre les chrétiens. Les catégories helléniques de "nature" (*physis*) et de "personne" (*hypostasis*), en voie pourtant de transmutation radicale, ne purent être assimilées par les cultures de la Syrie profonde et de l'Égypte. Elles y virent la division de l'unité du Christ, l'impossibilité pour le feu de sa divinité d'embraser son humanité. C'est que le même terme, "*physis*", retentissait différemment dans deux structures de conceptualité : du côté chalcédonien, il désignait la spécificité du divin et de l'humain unis dans la personne du Christ ; du côté non-chalcédonien, la réalité globale, insécable, l'existence divino-humaine, du Verbe incarné. Les uns comme les autres confessaient le Christ vrai Dieu et vrai homme. Mais ils ne savaient pas le dire de la même façon.

La poussée des autonomies locales, la répression byzantine, la haine pour l'administration impériale et pour les grands propriétaires terriens de langue grecque, tous ces facteurs socio-politiques ont rendu la rupture irrémédiable : dans la seconde moitié du VI^e siècle, une double hiérarchie existe dans tout le Proche-Orient. La conquête arabo-islamique qui est accueillie favorablement par les chrétiens persécutés, le plus souvent avec sérénité par les autres, "gèle" la situation. Cette double hiérarchie deviendra triple quand les maronites, venus au Liban au début du VIII^e siècle, s'établissent en patriarcat indépendant. Les patriarches "melchites" (chalcédoniens, donc "partisans" de l'empereur, le *mélek*) se réfugient à Constantinople, où ils vont rester, eux et leurs successeurs, près d'un siècle, ce qui crée une certaine distance entre eux et la population qui parle syriaque.

Sous les Ommeyyades cependant, et même sous les Abassides, les Eglises pré-chalcédoniennes s'épanouissent, développent leur mission jusqu'en Chine, traduisent du grec en syriaque puis en arabe les oeuvres majeures de l'antiquité grecque. La pensée proprement chalcédonienne, de son côté, élabore une ample synthèse ; protégé par l'islam de l'ingérence des *basileis* iconoclastes, un moine arabe, Mansour Ibn Sarjoun, saint Jean Damascène, justifie le culte des icônes et fait, en grec, le bilan de la pensée des Pères. Deux conciles tenus à Jérusalem, l'un en 763, l'autre en 836, rejettent les définitions iconoclastes et préparent ce "triomphe de l'Orthodoxie" de 843 que nous célébrons toujours le premier dimanche du Carême. Certains disciples du Damascène, comme Bar Haebreus, tentent même, en langue syriaque bientôt traduite en arabe, de trouver un langage philosophique commun avec l'islam pour approcher le mystère de la Trinité... Un autre des disciples immédiats du Damascène, Théodore Abou Qurra, évêque du VIII^e siècle en Syrie, auteur trilingue, est un des témoins du

début de l'utilisation de l'arabe dans la prière et la prédication chrétienne aux côtés du grec et du syriaque.

Peu à peu cependant, les Eglises du Proche-Orient entrent dans une longue et presque silencieuse *kénose*. L'introduction de mercenaires turcs entraîne l'effritement de l'islam arabe comme force socio-politique : il s'en suit, au IX^e puis au XI^e siècle des phases de durcissement qui provoquent, chaque fois, des conversions massives à l'islam. Les croisades, au lieu de conforter les Eglises locales, décapitent la hiérarchie orthodoxe, la remplaçant par une hiérarchie latine ; et elles entraînent le rattachement des maronites à Rome et l'émergence d'un islam turc : celui des mamelouks, des seldjoukides, puis, en 1515 et jusqu'en 1917, des ottomans. Ceux-ci mettent en place le système des "*millets*", et tous les orthodoxes se retrouvent dans le "*millet*" dit des "*Roum*" et donc soumis à la juridiction du patriarche de Constantinople. D'où une prédominance grecque sur les hiérarchies ecclésiastiques locales qui dure encore dans le patriarcat de Jérusalem malgré le fait que l'immense majorité des fidèles y soit arabe. Quant à Antioche, dont le siège est à Damas depuis 1366, une hiérarchie arabe a repris en 1835 la direction du patriarcat.

A l'époque ottomane, la supériorité économique et culturelle de l'Occident permet aux puissances et aux Eglises d'Europe de s'immiscer dans les affaires du Proche-Orient, et notamment dans ses affaires religieuses. Les Eglises d'Orient, affaiblies par ces longues années de domination ottomane, accueillent avec confiance les missionnaires envoyés par les puissantes Eglises d'Occident et leur ouvrent leurs églises. Mais plutôt que d'aider ces Eglises à se renouveler, beaucoup de ces missionnaires ont surtout cherché à les "convertir" : ce qui eut pour effet de constituer, aux dépens des Eglises apostoliques mères, de petites communautés unies à Rome, établissant une fois de plus une hiérarchie parallèle, tant parmi les chalcédoniens que les pré-chalcédoniens. Cela a porté à cinq le nombre des patriarches se réclamant du même patriarcat d'Antioche. Les patriarchats d'Alexandrie et de Jérusalem, ainsi que l'Eglise arménienne ont vécu la même tragédie. Ces unions, toujours partielles, toujours minoritaires, avec Rome ont scellé la rupture entre les orthodoxes et l'Eglise catholique, en durcissant une méfiance qui était peut-être en train de disparaître... A quoi il faut ajouter enfin, à partir du XIX^e siècle, un certain prosélytisme protestant.

Je voudrais le dire très haut : que l'expérience douloureuse vécue par les patriarchats apostoliques d'Orient reste présente à nos esprits chaque fois qu'une Eglise économiquement et culturellement plus forte veut venir en aide à une Eglise sortant d'une ère d'oppression et d'affaiblissement : ce n'est pas en la divisant qu'on aide une Eglise à se rénover. Je pense que la conjoncture actuelle et les développements récents, graves et troublants, qui se font jour dans certains pays de l'est de l'Europe, devraient nous amener tous à profiter des leçons de l'histoire afin de ne pas pérenniser et approfondir blessures et déchirures.

Le miracle, dans ce contexte d'effritement des Eglises du Proche-Orient, c'est le renouveau contemporain, inséparable d'ailleurs de celui de l'arabité, dans lequel les chrétiens d'Orient, et tout particulièrement les orthodoxes, ont joué un rôle éminent : en poursuivant les deux efforts, inséparables, d'une part de redécouverte et d'approfondissement de la tradition antiochienne, patristique surtout, et d'autre part d'ouverture critique à la modernité. L'inauguration, le 14 octobre dernier, près de l'Institut de théologie Saint-Jean-Damascène de Balamand, d'une université orthodoxe, au beau milieu de l'enfer de destruction qui a prévalu au Liban, n'est qu'un autre signe de cette volonté de vivre le meilleur de notre tradition antiochienne et de le mettre au service du plus grand nombre, sans peur et sans complexe. En Egypte, le courant dont est issu notre frère le patriarche copte Schenouda a provoqué un réveil

de la foi et de la catéchèse qui mobilise les meilleures forces des classes moyennes cultivées et se traduit, entre autres, par un prodigieux réveil de la vie monastique.

Ces mouvements de renouveau au sein des Eglises-mères s'accompagnent d'un dialogue de la charité avec les communautés rattachées à Rome, les conviant à redécouvrir leurs racines orientales et à s'engager, dans le plein sens de leur responsabilité, sur les voies d'une théologie animée par leurs propres liturgies. Et, d'ailleurs, le grand travail de publication et de traduction en arabe de textes fondamentaux des Pères orientaux, entrepris par les melchites grecs-catholiques et les maronites, qui vient s'ajouter aux efforts similaires des orthodoxes et des coptes, laisse présager l'avènement d'une rencontre en profondeur.

Ainsi donc, aujourd'hui, les diverses communautés orientales se rapprochent. Elles ne le font pas parce qu'elles auraient peur : la peur paralyse, elle amène chaque communauté à s'enfermer dans son identité. Non, les chrétiens du Proche-Orient se rapprochent à cause même de leur renouveau, parce que ce renouveau leur fait découvrir leurs racines communes et leur impose le commun devoir de rendre présent dans le milieu où Dieu les a voulus, un véritable esprit évangélique, et de témoigner dans la modernité qui est la leur, entre l'islam et l'Occident.

Un grand signe des temps et qui soulève en nous une grande espérance, c'est que le tronc longtemps fissuré des traditions complémentaires d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem tend à se ressouder aujourd'hui par l'union imminente des orthodoxes chalcédoniens et des orthodoxes pré-chalcédoniens ou "orientaux" qui sont, au Proche-Orient, l'Eglise syriaque, l'Eglise copte et l'Eglise arménienne. Une commission mixte de dialogue théologique entre nos deux familles d'Eglises travaille depuis plusieurs années ; elle semble avoir atteint des résultats décisifs, lors de sa dernière réunion, au mois de septembre, et une déclaration commune solennelle a proclamé l'unité profonde de foi, en utilisant tantôt le langage des uns, tantôt celui des autres, pour bien montrer que le contenu est identique. Les condamnations d'autrefois, portées de part et d'autre, vont maintenant être levées, ce qui permettra de passer, de la très large ouverture de communion qui existe déjà, par "économie" fraternelle, du moins dans l'aire antiochienne, à une communion plénière officiellement établie.

Avec les Eglises unies à Rome, l'effort de rapprochement bute encore sur un prosélytisme persistant de la part de ces Eglises, que paradoxalement l'esprit de Vatican II ne pénètre que lentement. En arrière-plan, des implications politiques ont joué, et aussi l'affrontement de deux orgueils : l'orgueil occidental de mieux savoir, même si pareil savoir porte trop la marque de la latinité ; et l'orgueil oriental de mieux préserver, même si pareille sauvegarde, quand elle est aveugle, risque de confondre la Tradition et de trop humaines traditions. Pourtant l'approfondissement en cours de tous les côtés ouvre, à moins que les passions humaines et nationalistes des uns et des autres n'étouffent les balbutiements de l'Esprit, une autre grande espérance. Depuis longtemps je propose, dans l'horizon d'un vrai concile ou pré-concile antiochien, l'établissement entre nous d'une communion de charité, qui permettrait un service commun et une pastorale renouvelée.

Depuis longtemps aussi j'ai proposé que catholiques et orthodoxes, dans le cadre antiochien et au-delà, approfondissent ensemble les dogmes des sept premiers conciles, dont le pape Paul VI, en 1974, disait qu'ils étaient les seuls oecuméniques, les autres n'ayant constitué, pour l'Occident, que des conciles généraux. A la lumière de cette puissante et commune règle de foi, nous pourrions examiner ensemble, dans une fervente épiclese au Saint-Esprit, ce qui a été par la suite défini séparément. Une ecclésiologie de communion, une ecclésiologie eucharistique permettrait alors de donner à la primauté toute sa portée de "présidence à l'amour", comme le

disait au début du II^e siècle, celui qui, après les Coryphées, fut sans doute le premier évêque d'Antioche...

Il est possible qu'aujourd'hui les crispations identitaires et les rêves de reconquête provoqués par les gigantesques événements d'Europe orientale rendent ma seconde proposition inutile. Disons : momentanément inutile. La première reste, qui pourrait donner à Antioche un rôle anticipateur...

Ce rapprochement des chrétiens d'Orient ferait mieux surgir aux yeux des musulmans le visage modeste et lumineux de l'Eglise du Christ. Car, jusqu'à présent, ils ne voient surtout que des sectes, et s'intéressent essentiellement à leur sociologie. Cette "Eglise des Arabes", se manifestant encore plus pleinement, témoignera que l'Inaccessible est aussi l'Amour crucifié. C'est pourquoi, avant tout, elle doit, nous devons, demander justice pour tous, pour les musulmans comme pour les chrétiens.

La justice pour tous, et donc, dans le respect de l'autre, la paix. La justice et la paix pour le Liban qui, dans une convivialité renouvelée, doit retrouver son rôle de creuset, son rôle d'inventivité, de créativité, pour la pensée, la poésie, l'art de l'arabité. La justice et la paix pour Jérusalem où juifs, chrétiens et musulmans doivent se sentir pleinement chez eux dans un lieu où Dieu soit chez lui. Dans un lieu qui symbolise le Royaume où lui-même essuiera toute larme de nos yeux, qui symbolise aussi cette profondeur du cœur où l'homme s'ouvre à l'infini.

Les chrétiens de toutes confessions doivent comprendre qu'une Eglise du Christ existe à Jérusalem qui n'est pas une Eglise importée, mais l'Eglise locale, une communauté ininterrompue qui n'est pas d'abord faite de pierres, si vénérables soient-elles, mais d'hommes, encore plus vénérables : et que ces hommes sont des Arabes, que ces hommes sont des Palestiniens.

A Jérusalem, les chrétiens sont chez eux car, des trois fondateurs des traditions abrahamiques, Moïse, Jésus, Muhammad, seul Jésus a vécu dans cette ville sa Passion et sa Résurrection. Nous revendiquons le droit d'y exister, la possibilité de porter, dans la Ville de la Paix, le témoignage de la douceur évangélique pour tenter de réconcilier les frères ennemis, Israël et Israël.

Juifs, chrétiens, musulmans, unissons-nous dans la prière, distinguons-nous dans le respect, essayons de témoigner ensemble que le vrai Dieu n'est pas le Dieu des fanatismes, ce Léviathan, mais le Dieu de la justice, le Dieu qui permet à l'homme de rester debout, fier et généreux, parce qu'il est "l'image de Dieu", disent les uns, son "lieutenant sur la terre", disent les autres.

Ce combat de vie et d'amour peut sembler dérisoire dans le déchaînement actuel des peurs et des haines. Au milieu de cette fournaise, Dieu vient habiter ceux qui, refusant la violence, adoptent une attitude de compassion active envers les souffrances de leur peuple et d'effort inlassable pour la réconciliation. Nous sommes de ceux qui pensent que c'est dans cette attitude de témoins humbles et aimants, crucifiés mais jamais crucificateurs que consiste essentiellement notre vocation de chrétiens d'Orient, de chrétiens en Orient. Elle seule peut ouvrir les voies de l'avenir. Dans ce service se rejoignent enfin Antioche et Jérusalem.